27e demi-brigade d'infanterie légère 1798-1803 - Extrait de : la légion allobroge et les bataillons du Mont-Blanc - Auteur : André Folliet (1837-1905) - Ed. L. Baudoin (Paris) - 1887 - Sources : gallica.bnf.fr/BnF - Droits : domaine public - Saisie : 2025

CHAPITRE VI.

LA 27e DEMI-BRIGADE LÉGÈRE. — CAMPAGNES DE 1798-99.

(suite de la 4e demi-brigade légère)

Les allobroges à Coni. — Conquête de Naples. — Campagnes du 1er et du 3e bataillon. — Siège et capitulation du fort Saint-Elme. — Une lettre du lieutenant François Dessaix. — Campagnes du 2e bataillon. — Les carabiniers de la 27e.

Après la paix avec l'Autriche et le retour des prisonniers de guerre, la 27e légère occupa successivement les places de Legnago, Bevilacqua et Mantoue, où la troupe fut atteinte d'une fièvre épidémique qui enleva beaucoup monde et priva la 27e de l'avantage de faire partie de l'expédition d'Egypte pour laquelle elle était désignée. Elle fut envoyée dans des garnisons plus salubres et occupa successivement Salò , Milan et enfin Coni, où elle séjourna six mois.
C'est au séjour des allobroges à Coni que se rapporte l'extrait suivant de l'*Écho des Alpes*, journal publié par **DOPPET**, à Carouge, où il était alors retiré[1] :

« *Coni en Piémont*. La 27e demi-brigade d'infanterie légère, dans laquelle se trouve la ci-devant légion des allobroges, a célébré avec pompe l'anniversaire de la mort du dernier roi des Français. Le canon annonça la veille la fête qui devait avoir lieu le 2 pluviôse. Le lendemain toute la garnison a été rassemblée pour renouveler le serment de haine à la royauté ; plusieurs discours républicains furent prononcés. On se rendit ensuite à un repas civique où furent portés des toasts : A la liberté, aux républicains de tous les pays, à la prospérité de la grande nation et à la destruction de l'infâme gouvernement anglais. Des danses, des chants, des farandoles terminèrent la fête.

Le discours prononcé par le brave **DESSAIX** au banquet civique se termine par ces mots :

« Renouvelons en ce jour, braves républicains, les serments qui sont profondément gravés dans nos cœurs. Jurons sur ces baïonnettes teintes tant de fois du sang des ennemis de notre patrie et sur les honorables blessures que nous avons reçues au champ de l'honneur, dont les cicatrices sont recouvertes de lauriers, jurons haine éternelle à la royauté et au perfide gouvernement anglais. Vivent à jamais la République française et tous les peuples républicains ! »

On chanta un hymne patriotique dont les paroles et la musique étaient du citoyen **BOCQUET**, officier allobroge et dont voici le refrain :

Protéger l'opprimé, détruire l'oppresseur,
C'est vouloir la vertu, c'est vouloir le bonheur.

1 L'Écho des Alpes, ou Vedette littéraire, politique et commerciale de plusieurs républiques, publié à Carouge par le citoyen Doppet, général de division (Spineux, imprimeur).
Tout en rédigeant son journal, le général Doppet publia des Mémoires politiques et militaires qui présentent un réel intérêt, mais qui seraient bien plus utiles à consulter si Doppet ne s'était donné le tort de ne jamais citer aucun de ses compagnons d'armes. La première partie seulement de ces Mémoires a paru. Un des neveux de Doppet, M. Chevallay, député de la Savoie, décédé en 1883, possédait tous les papiers du général ; nous ignorons ce qu'est devenue cette collection de documents, qu'aucun chercheur n'a jamais consultée.

Dans l'hiver 1797-98, les troupes étaient en fort mauvais état. A la suite de nombreuses privations, des signes alarmants d'insubordination se montrèrent dans la plupart des corps de l'armée d'Italie. La 27e légère fut inaccessible à la contagion ; les habitants de Coni n'hésitèrent pas, sur la parole du chef de brigade, à fournir à la troupe les objets indispensables dont elle était privée. Le gouvernement fit honneur à tous les engagements pris en son nom par le chef de brigade et témoigna sa satisfaction à la 27e légère et à son chef par l'organe du général en chef. Le chef d'état-major général **LECLERC** écrivit de Milan, le 12 germinal an VI, au chef de brigade **DESSAIX** :

« Il est bien flatteur sans doute pour moi d'avoir à vous transmettre la satisfaction du gouvernement français pour l'esprit de subordination et de discipline sévère qui a distingué le corps que vous commandez, au milieu des derniers mouvements suscités par quelques agents secrets du perfide royalisme.
« Recevez également les félicitations que vous avez méritées justement comme chef, par la fermeté que vous avez déployée dans cette circonstance épineuse. Assurez, de la part du général en chef, les soldats de votre demi-brigade que la bonne conduite qu'ils ont tenue dans ces temps critiques ajoute aux titres qu'ils avaient déjà acquis par leur bravoure dans les campagnes d'Italie pour la conservation de leur numéro dans la nouvelle organisation de l'armée[1]. »

A cette époque, les électeurs savoisiens donnèrent au chef de brigade **DESSAIX** la plus haute preuve de confiance en l'appelant à siéger au conseil des Cinq Cents. Il reçut à Coni la nouvelle de son élection qui eut lieu le 24 germinal an VI (17 avril 1798).
Dès que l'état de sa santé fortement ébranlée par les fatigues, les blessures et les fièvres lui permit de supporter le voyage, il partit pour Thonon où il passa quelques jours ; de là il continua, malgré la fièvre, son voyage sur Paris, laissant le commandement de la 27e à un intérimaire.
De Coni, la 27e retourna à Mantoue et de là elle fut dirigée sur Macerata (marche d'Ancône).
En novembre 1798, elle occupait le littoral de l'Adriatique, d'Ancône au Tronto. Elle formait la gauche de l'armée sous le général **DUHESME**, qui avait tout au plus 3,000 hommes. **CHAMPIONNET** commandait en chef.
La *Notice historique* sur la 27e légion, rédigée par l'état-major du corps, résume les étonnantes péripéties de la campagne qui s'ouvrit à ce moment.

Conquête de Naples.

Le 24 novembre, l'armée napolitaine sous les ordres du général en chef **MACK** envahit les Etats romains.
Le 28 novembre (8 frimaire an VII) la 27e se rend par une longue marche à Porto-Fermo, elle est attaquée par la cavalerie napolitaine supérieure en nombre ; sa charge est vigoureuse et force la demi-brigade à prendre une autre position. L'ennemi la suit et veut l'attaquer de nouveau. La demi-

1 A cette lettre était joint l'arrêté suivant du Directoire exécutif, du 4 germinal an VI, adressé au général en chef : « Le Directoire exécutif, citoyen général, a appris par vos différentes dépêches que, dans les mouvements désastreux qui se sont manifestés dans l'armée d'Italie, la 27e demi-brigade d'infanterie légère avait constamment repoussé toutes les insinuations perfides qui lui avaient été faites, et que, malgré les mauvais exemples dont elle était entourée, elle avait conservé intact le sentiment d'honneur et de républicanisme qui distingue éminemment le soldat français.
« Le Directoire exécutif me charge, citoyen général, de témoigner à ce corps et au chef qui le commande la satisfaction que lui inspire leur conduite républicaine.
Le Président du Directoire exécutif,
MERLIN.

brigade s'avance au pas de charge et la met en fuite ; on lui fait des prisonniers, on lui tue beaucoup de monde et quelques prisonniers faits par les Napolitains sont repris.
Le 6 décembre (16 frimaire), elle est commandée par le général **MONNIER** ; elle fait capituler la place forte de Civitella del Tronto.
Le 24 décembre (4 nivôse), capitulation de la forteresse de Pescara ; quelques jours plus tard elle assiste à la prise de Chieti dans le royaume de Naples.
Le 18 nivôse, elle quitte l'Abbruzze malgré les chemins impraticables et les grandes neiges qui couvrent les Apennins. Laissant à Chieti son 2e bataillon, la 27e légère marche sur Naples, combat l'ennemi et le poursuit jusque dans les faubourgs.

Campagne des 1er et 3e bataillons.

Le 20 janvier 1799 (1er pluviôse an VII), la 27e prend une grande partie de l'artillerie napolitaine près de Capoue ; l'ennemi essuie des pertes considérables en tués et blessés. Le lendemain, l'ennemi battu la veille, revient à la charge et tombe avec impétuosité sur la demi-brigade composée seulement des 1er et 3e bataillons. Il est complètement battu, il perd le reste de son artillerie et tous ses équipages ; il est chassé de la ville après avoir perdu un nombre d'hommes considérable.
Le 22 janvier (3 pluviôse) elle se réunit à l'armée de **CHAMPIONNET** qui se présente devant Naples, cette grande ville capitule. La demi-brigade traverse la ville, elle essuie un feu très vif de mousqueterie par les croisées, combat une multitude de lazzaroni armés et, malgré le feu de l'artillerie chargée à mitraille, parvient au pied des forts et s'apprête à les prendre d'assaut. L'ennemi, intimidé par ces traits de courage, propose la capitulation qui est accordée.
« Après deux mois de campagne, écrit un officier allobroge (de Naples, le 29 janvier 1799), nous nous trouvons, sans trop savoir comment, dans la belle capitale du beau royaume de Naples. Depuis six jours je parcours cette immense ville et mon enthousiasme n'est pas encore passé, il me reste toujours à voir pour le lendemain ; spectacles, statues, fontaines, édifices, églises, promenades, inscriptions, voilà ce que j'admire et qui demande du temps ; une chose succède à une autre ; chaque instant est marqué par une nouvelle jouissance et l'on peut s'écrier avec le proverbe italien : Vedi Napoli e poi mori.
« Cependant nous avons encore des larmes à répandre sur cette conquête ! Rien n'est égal à l'acharnement avec lequel on nous disputa la ville ; les lazzaroni, au nombre de 80,000, étaient armés, furieux, enragés ; quoique sans chefs, ils parvinrent à nous étonner par leur audace. Trois jours on se battit en ville ; enfin, elle fut prise, les forts furent occupés le troisième jour dès l'après-midi, et le même soir il y eut spectacle à l'Opéra.
« Quel changement une demi-heure de temps occasionna dans les esprits ? A deux heures toute la ville est en feu, les balles partent des fenêtres, des toits, la fureur du peuple semblait à son comble. A deux heures et demie, toutes les boutiques ouvertes, toutes les dames aux balcons déployant leurs mouchoirs en l'air, les rues pleines d'un peuple immense, des vivats se font retentir partout et le général français est presque porté au milieu de son entrée triomphale. Peu s'en est fallu cependant que cette ville ne fût en proie à toutes les horreurs de la guerre. Les lazzaroni ont pillé beaucoup de maisons, ont saccagé le palais royal et avaient fait le projet de massacrer toutes les premières classes de citoyens, depuis l'état de notaire inclusivement. Heureusement nous sommes entrés à temps et une population de 600,000 âmes s'est trouvée débarrassée de la plus vile canaille qui soit au monde.

« Notre armée est à peine en tout de 20,000 hommes, elle a pris le titre modeste d'alliée des Napolitains et elle diminue ainsi l'amertume qu'ont ceux-ci d'avoir été vaincus par une poignée de monde. »
Dans cette lutte acharnée de trois jours qui amena la prise de Naples, la demi-brigade perdit beaucoup de soldats et six officiers tués. Au nombre de ces derniers se trouva le capitaine **TRAPIER**, un des vieux braves de la légion.
Après une excursion à Foggia, la 27e revint à Naples au commencement de mars.
Dès la fin de mars 1799 tout le pays de Salerne et des districts environnants s'insurge sous la direction du cardinal **RUFFO** et prend les armes contre les Français. La demi-brigade marche contre cette multitude confuse, la bat complètement, tue un grand nombre de ces insurgés et poursuit le reste hors de leur territoire. Les chefs de cette petite armée étaient des prêtres.
Cependant cette poignée d'hommes qui, par un prodige d'audace et grâce au génie de **CHAMPIONNET**, avait conquis un royaume, ne pouvait s'y maintenir longtemps contre une insurrection qui renaissait sans cesse. La République parthénopéenne créée par **CHAMPIONNET** ne devait pas survivre à ses fondateurs, parce que l'invasion des alliés dans le nord de l'Italie obligea **MACDONALD**, qui avait succédé à **CHAMPIONNET** dans le commandement en chef, à ramener ses divisions du fond de la Péninsule vers le nord, pour renforcer **MOREAU**, vivement pressé par **SOUWAROW**.
La demi-brigade faisait alors partie de la division **OLIVIER**, mais le 2e bataillon seul, suivit la division dans le nord, tandis que le 1er et le 3e restèrent à Naples et furent chargés de la défense de cette capitale et de ses forts après le départ de l'armée.
Nous suivrons plus tard le 2e bataillon dans sa campagne contre les Austro-Russes et nous nous occuperons d'abord des péripéties de la défense de Naples, consignées dans le Journal de la 27e légère.

Siège et capitulation du fort Saint-Elme.

Après le départ de l'armée, les 1er et 3e bataillons allobroges formèrent la garnison du fort Saint-Elme. A ce moment (mai 1799) le royaume de Naples est en pleine insurrection : les lazzaroni prennent les armes et les Français sont obligés de se tenir en garde contre leurs entreprises.
Le 30 floréal (19 mai), les carabiniers du 1er bataillon commandés par **Joseph MARION,** d'Annecy, descendent en ville pour s'assurer de la tranquillité des habitants et des intentions du peuple, qui commençait à s'attrouper. Les patrouilles pénètrent jusque dans les faubourgs ; elles aperçoivent au dehors un corps considérable d'insurgés prêts à entrer en ville, les combattent vivement ; les insurgés perdent une quantité prodigieuse d'hommes et sont poursuivis plus de deux lieues, laissant le terrain couvert de morts.
Le 18 prairial (6 juin), un seul bataillon descend en ville à 4 heures du matin, pousse sa découverte jusqu'à trois lieues de distance, rencontre l'armée des révoltés forte de 6,000 hommes ; il est attaqué, se défend courageusement, mais pressé par l'inégalité du nombre et forcé à la retraite, il est poursuivi pied à pied, il rentre en ville pour remonter au fort, les habitants font la fusillade par les fenêtres des maisons. Il ne perd dans cette journée que quatre hommes tués, mais il a beaucoup de blessés.
Le 1er messidor (19 juin), les lazzaroni, en nombre considérable et armés, se présentent trois fois devant le fort, le somment de se rendre et se disposent à l'assaut. Trois fois ils sont repoussés avec une grande perte ; à la dernière ils sont poursuivis jusque dans le milieu de la ville et on leur tue plus de 1500 hommes.

Le 8 messidor (26 juin), un des deux bataillons qui sont dans le fort fait une sortie nocturne et dans le plus grand silence se rend au bord de la mer vers une heure du matin, se jette vivement sur plusieurs postes avancés qu'il égorge, s'empare des batteries gardées par des canonniers marins qui inquiétaient beaucoup un des forts occupés parles patriotes napolitains alliés des Français. Plus de cent canonniers sont percés à la baïonnette. Dix pièces de canon sont enclouées. Le bataillon se retire ensuite à l'approche des chaloupes canonnières qui, entendant le bruit, se mettent en devoir de le mitrailler. Cette affaire coûta 4 hommes tués et quelques blessés.
Le bataillon remonte ensuite au fort et culbute quelques postes de lazzaroni qui se trouvent sur son passage.
Le 9 messidor (29 juin), l'escadre des alliés (Siciliens, Anglais, Russes et Turcs) jette à terre un petit corps composé de Turcs, Portugais, Russes, Napolitains et Anglais.
La demi-brigade ne peut s'opposer au débarquement qui s'effectue à quelque distance de la ville. Des batteries formidables sont établies près du fort Saint-Elme, et garnies de canons de gros calibre qui ne cessent de bombarder jour et nuit le fort et de le canonner. Le fort est endommagé sur tous les points. Les deux bataillons, formant 700 hommes environ, y compris 200 blessés, sont réduits à se renfermer dans les casemates. L'ennemi qui connaît leur détresse, n'ose cependant pas les prendre de vive force : il ne peut pas même contraindre les petits postes avancés à rentrer dans le fort. La demi-brigade est sommée trois fois de se rendre ; elle refuse.
Cependant les bombes et les obus endommagent considérablement le fort de toutes parts : plusieurs casemates sont déjà écrasées, et 80 hommes blessés.
Les défenseurs du fort sont enfin contraints d'accepter la capitulation qui leur est offerte ; elle est signée le 24 messidor an VII (12 juillet 1799), et, d'après les articles convenus, la demi-brigade est embarquée de suite pour se rendre en France, où elle arrive aux lazarets de Toulon et de Marseille.
Un officier du 3e bataillon, débarqué à Marseille le 17 fructidor an VII, raconte en ces termes les phases de la défense de Saint-Elme.

« Après une navigation orageuse de 21 jours, et ayant perdu un de nos vaisseaux par le naufrage, nous arrivons à Toulon, on nous y fait faire quarantaine ; notre destination est pour Manosque où nous allons, en qualité de prisonniers de guerre, y faire le service de l'intérieur jusqu'à notre échange.
« Nous étions à Naples lorsque l'armée, pour concentrer ses forces, se retira. Nous n'étions que 600 hommes valides pour garder une ville de 600,000 âmes ; nous y avons été tranquilles pendant près d'un mois depuis l'évacuation de l'armée. Le fort où nous étions aurait tenu encore longtemps contre l'armée ramassée du cardinal **RUFFO** et la «ville soulevée, si l'escadre anglaise ne fût arrivée ; ces messieurs ont dirigé l'attaque et le bombardement avec plus d'ordre et de méthode. Ils ont formé des feux croisés et des batteries si près du fort, et à couvert par des forêts de vignes et de treilles que nous n'eûmes pas le temps de couper, de sorte qu'après un mois de siège et onze jours d'un bombardement continuel, nous avons rendu le fort aux Anglais, l'avant-veille du 14 juillet, après avoir reçu quatre sommations et fait une vigoureuse défense, et vu les trois quarts des angles avancés des bastions écroulés remplir le fossé et préparer l'assaut ; tous les parapets étaient démolis, la bombe avait mis toutes les voûtes en pièces. Il ne restait que le souterrain où étaient nos malades ; pendant la nuit, nous refaisions les redoutes avec des sacs de terre ; tout le monde s'est prêté à ce travail avec une activité sans égale, et le tout sans succès. Nous espérions du renfort par mer ; trompés dans notre attente, nous avons été heureux de capituler avec l'Anglais, qui a eu toutes les peines à nous faire respecter par le peuple qui voulait nous fusiller au moment de notre embarquement ; si nous étions tombés dans les mains des Calabrais, nous étions perdus.

« Les coups de fusil dont le peuple nous a assaillis, la fureur dont il était animé, proviennent des biens sans nombre que nous lui avons faits. Nos généraux, nos commissaires, nos administrateurs, etc., ont galamment pris la peine de le soulager du fardeau des richesses... L'Italien, honnête et très patient, n'est pas du tout exigeant, car tous ceux qui le voulaient s'y faisaient adorer. **DUBOULOZ** et moi, avons été singulièrement aimés partout où nous avons passé, non pour le bien que nous étions hors d'état de leur faire, mais pour le mal que nous avons empêché ou que nous ne leur avons pas fait nous-mêmes. Avec tout cela, l'armée n'était pas payée ; on nous doit six mois. Nous sommes dépourvus des objets de première nécessité, tels que sabre, habit, bottes, chapeaux et chemises, car tous nos équipages sont perdus, nous ne recevons aucune nouvelle de nos malles.[1] »

La capitulation fut violée par les Bourbons à l'égard des patriotes napolitains, et le chef par intérim de la 27e légère, **MEJEAN**, encourut une lourde responsabilité devant l'histoire. Nous reproduisons, à la fin de ce chapitre, des extraits d'un *Mémoire historique* du lieutenant **BOCQUET**, confirmé par l'adhésion de plusieurs officiers, qui jette la lumière sur une page peu connue de l'histoire du siège de Saint-Elme.

Campagne du 2e bataillon.

Revenons quelques mois en arrière pour suivre le 2e bataillon dans sa rude campagne.
Laissé à Chieti le 18 nivôse an VII pour contenir les insurgés des Abbruzzes, le 2e bataillon fit une sanglante exécution à Ripa en pluviôse ; il passa au fil de l'épée 300 insurgés. Quelques jours plus tard, combats d'Ortano et de Lanciano : le bataillon s'y établit, il marche ensuite sur la Gradua Grisca, qu'il prend d'assaut, et brûle la ville qui s'était insurgée.
En germinal, il retourne dans la Pouille de nouveau insurgée, et prend d'assaut la ville d'Andria. Dans le même temps, il combat les insurgés devant Trani, et prend la ville à l'escalade.
En mai 1799, le bataillon part avec toute l'armée et se dirige à marches forcées vers le bassin du Pô, où allaient se livrer de sanglantes batailles.
« Nous sommes partis de Naples le 19 floréal passé, écrit un officier allobroge (de Modène, le 25 prairial an VII) ; nous avons rapidement franchi le pays de Rome et la Toscane, dont nous avons eu cependant à nous ouvrir la route avec nos baïonnettes ; mais heureusement nous voici déjà bien avancés ; notre prison devient chaque jour plus grande, et nous en sortirons. Nous avons eu hier un combat terrible avec les Autrichiens. Il ne nous ont cédé Modène qu'après six heures de combat ; ils y ont laissé 3,000 prisonniers, nombre de blessés et de tués[2]. »
Le lendemain, 26 prairial, bataille de la Trebbia contre les Austro-Russes. Elle dura cinq jours ; plus de 15,000 hommes y périrent. Le 2e bataillon perdit 6 hommes tués, 24 blessés et quelques prisonniers.
Après la bataille de la Trebbia, le 2e bataillon est dirigé sur les États romains ; il a plusieurs affaires en route et arrive à Rome, sauf la compagnie des carabiniers qui se joint aux deux autres détachées de la demi-brigade pour la garde du parc d'artillerie, division **WATRIN**, brigade **CALVIN**.

1 Lettre du lieutenant François Dessaix à son père.
2 Lettre du capitaine Aimé Dessaix à son père. Cet officier fut fait prisonnier près de Plaisance quelques jours plus tard et subit en Hongrie vingt-deux mois de captivité.

Les carabiniers de la 27e.

Les trois compagnies de carabiniers, commandées par **GREIZE**, chef de bataillon sur le champ de bataille, assistent à la malheureuse bataille de Novi, le 28 thermidor. Dans cette sanglante et désastreuse journée, 30 carabiniers sont tués, 34 blessés, 12 prisonniers de guerre. Les survivants n'ont aucun repos jusqu'au 26 fructidor suivant ; ils assistent à la reprise de Novi, sous les ordres du général en chef **MOREAU** ; plusieurs carabiniers sont tués ou blessés. Les compagnies perdent quelques carabiniers dans la reconnaissance du 28 vendémiaire an VIII. Elles sont présentes à la bataille du Bernet, le 1er brumaire. A celle de Lespinetta, près Coni, le capitaine **LAPIQUE** est blessé et fait prisonnier. Cette bataille commence à la pointe du jour et ne finit qu'à la nuit close : 3 carabiniers tués et beaucoup de blessés.
Le 6 brumaire an VIII, elles se trouvent à la bataille donnée entre Fossano et Coni ; les 12 et 13, à la bataille de Coni, beaucoup de blessés. Le 25, à la bataille de Mondovi ; et quelques jours après, les débris des trois compagnies de carabiniers, formant 30 ou 40 hommes, se rendent à Lyon pour s'y réunir à la demi-brigade qui doit y passer.
La demi-brigade reste quelque temps à Manosque ; elle y trouve, le 11 vendémiaire an VIII, le 2e bataillon qui se réunit à elle.

Capitulation du fort Saint - Elme

Par le lieutenant BOCQUET, d'Annecy[1].

En ma qualité de républicain français et d'officier à la 27e demi-brigade d'infanterie légère, je me suis empressé de mettre au jour un mémoire qui surprendra mes lecteurs. Jaloux de produire inaltérable la pureté de la gloire que le corps dont je fais partie s'est acquise depuis huit ans de guerre, et fier de déclarer ouvertement que mon opinion n'a point eu de part au système politique des événements terribles que je vais dépeindre, je serai contraint de m'oublier, pour parler de mon chef de brigade, en exposant la vérité dans toute son étendue. **MÉJEAN** (c'est son nom), au départ de l'armée française de Naples, fut chargé par le général en chef **MACDONALD** de la surveillance de la place et des forts de cette ville. Destiné particulièrement à la garde du château Saint-Elme, avec deux bataillons du corps qu'il commandait, sa manière d'agir devait avoir la plus grande influence sur la destinée du peuple napolitain. Ses instructions lui traçaient la route qu'il avait à suivre et les républicains surtout, à supposer le retour de la tyrannie, ne pouvant qu'être exposés aux plus cruelles persécutions, devaient trouver en lui la protection due à *l'opprimé contre l'oppresseur.* C'était là du moins leur espoir. C'était aussi l'intention de tous les Français qui, jusqu'à l'époque où les revers de la guerre leur ont fait abandonner la malheureuse Parthénope, ont ignoré le sort que l'on réservait à ces plaintifs amis de la liberté.
Il faut donc avec tous les sentiments de la douleur la plus amère, faire ici le détail de ce qui excite nos regrets et notre indignation.
De tous côtés, les ennemis du bien public se réjouissaient de ne plus voir la République naissante sous la tutelle des armes de la grande nation....

1 Nous donnons ici des extraits d'une brochure intitulée : *Mémoire historique de tous les événements politiques et militaires qui ont eu lieu dans Naples, depuis le départ de l'armée française jusqu'à l'époque de la reddition du fort Saint-Elme*, par le citoyen Bocquet, lieutenant à la 27e demi-brigade d'infanterie légère, VIIe année républicaine.

Naples, au milieu de tant d'alarmes, conservait la tranquillité la plus parfaite en apparence. Les conspirateurs dans son sein ne travaillaient que sourdement et permettaient encore aux troupes françaises de se mettre en état de défense contre les prochains événements….
Les insurgés se multipliant à mesure qu'ils avançaient et devenus maîtres de toutes les provinces, où déjà les républicains n'existaient plus, dirigeaient vers la métropole leurs armes liberticides. Le cardinal **RUFFO**, portant le titre de *vicaire général du royaume*, et le chevalier **MICHEROUX** celui de *ministre plénipotentiaire de Sa Majesté sicilienne*, commençaient à jouir des progrès de leur croisade. Le crucifix d'une main et l'épée nue de l'autre, ils promettaient des récompenses célestes aux uns et des bienfaits terrestres aux autres…. Aussi des proclames au nom du Roi, avant l'évacuation de l'armée française, prêchaient-ils ouvertement le renouvellement des Vêpres siciliennes.
A ce changement de l'horizon politique des choses, la *patrie en danger fut proclamée* dans Naples, et les démocrates les plus caractérisés volèrent à son secours. Ils eurent d'abord des avantages. Mais de fausses combinaisons ayant divisé la force armée, ils furent bientôt battus en détail, surtout après la mort du général **WIRZ**, dont le nom s'est immortalisé au champ d'honneur. D'ailleurs, pour soutenir avec succès la cause de l'égalité, la classe du peuple accoutumée à des sacrifices n'était point du nombre des belligérants. Il eût été possible de tirer parti de tant d'individus depuis longtemps à charge à la société.
Les royalistes vinrent camper au pont de la Madeleine, l'une des issues de Naples. Mais, pour arriver à ce point, ils avaient été obligés de franchir un obstacle en arrière de leur position. C'était un petit fort défendu par des républicains calabrais, soldats intrépides et dignes d'affranchir leur pays. Ils devaient succomber, mais non point être vaincus. Lorsqu'ils virent la place au pouvoir des brigands, l'un d'entre ces hommes rares mit le feu à la poudrière, et la victoire fut pour eux, *puisqu'ils préférèrent la mort à l'esclavage*.
Gloire éternelle soit consacrée à ces héros morts pour la patrie, et que leur exemple fasse trembler les tyrans de la terre de voir renaître de semblables guerriers….
Bientôt le nombre des défenseurs de la patrie fut borné à ceux qui se réfugièrent dans les forts et dans le palais national, où le gouvernement tenait ses séances. Aussitôt que le parti contraire se fut emparé de l'entrée des faubourgs, nous reçûmes différents parlementaires tous empressés de nous faire les propositions les plus flatteuses. On fut insensible à leurs offres. Désespérés de ne pouvoir nous amollir, ils tournèrent leurs manœuvres du côté des révolutionnaires qui retardaient leurs conquêtes. Ils vinrent donc les assiéger ; et malgré l'exactitude que nous mettions à correspondre avec nos partisans, tantôt par des signaux, tantôt par des sorties nocturnes, au point d'aller renverser des batteries qui les inquiétaient près de la mer, les forts Neuf et de l'OEuf, au bout de quelques jours d'une canonnade et d'un bombardement continuels, furent réduits à traiter avec les assiégeants. La faculté de rédiger eux-mêmes la capitulation leur fut accordée ; et comme elle ne contenait rien que de très honorable, ils se réservèrent surtout l'avantage de la soumettre à l'approbation du commandant de Saint-Elme. Cette capitulation, dont je donnerai connaissance au public, et laquelle n'a point eu son exécution, devait offrir un asile aux républicains persécutés, en les transportant en France, ou leur servir d'appui tutélaire, s'ils se décidaient à rester dans leurs foyers. Le tout fut signé et conclu de part et d'autre, le 4 messidor dernier ; et le 8 on embarqua tous les individus qui en firent la demande. Mais, loin de faire voile pour Toulon, des ordres imprévus émanés de la mauvaise foi vinrent suspendre les douces consolations auxquelles se livrait déjà l'âme ulcérée de ces infortunés. L'ancre fut jetée, et cet expédient devint le signal de la violation des traités. Plus de départ pour la France. Plus de respect pour le droit des gens….

Opprobre, vengeance, persécution, infamie tout est mis en avant pour amener le retour du despotisme. Aussi peu de jours après vit-on la mer dans un vaste lointain ramener sur ses eaux agitées le tyran qui, lâchement, avait fui en Sicile.
Ferdinand osa reparaître dans le port de Naples, au son bruyant de toutes les cloches du pays. Mais ne pouvant régner que sur les cœurs corrompus, la seule présence de quelques vertueux lui fit craindre de remonter tout à coup sur le trône, et ses lâches suppôts le retirent à bord d'une frégate qui formait en quelque façon son unique empire.
Sur ces entrefaites, le fort Saint-Elme soutenait un siège des plus opiniâtres. Artilleurs, officiers et soldats de l'une et l'autre arme, conjointement à deux détachements des 7e et 8e demi-brigades légères, tous unis par les liens de l'amour du bien public, montraient le plus grand dévouement à la défense de cette place et du camp qui en protégeait l'avancée. Chaque jour le sang de quelques braves arrosait cette limite du sol de la liberté. Les nuits mêmes n'étaient point susceptibles de repos. On les passait le plus souvent à se battre avec un acharnement incroyable. Mais jamais le commandant du fort ne daigna visiter ses avant-postes. Jamais dans aucune expédition il n'osa se mettre à la tête de sa garnison. Ne songeant qu'à se repaître de bons vivres et de bonnes boissons, il n'était point honteux d'embellir sa table au préjudice de ses camarades et de passer dans la mollesse les moments précieux, que l'officier ainsi que le soldat employaient à résister aux coups redoublés de la fusillade et de l'artillerie ennemies. Dans un temps où chaque objet autour de lui aurait dû lui attirer son attention, il ne s'occupait que des moyens de sauver sa fortune. Les patriotes qui avaient capitulé gémissaient dans la servitude. Il ne demandait point l'exécution des articles qu'il avait signés. Ces malheureux cependant soupiraient avec une impatience inexprimable après le résultat de la capitulation qui devait avoir lieu pour la reddition du fort Saint-Elme, persuadés que le chef d'un corps républicain ne pourrait jamais s'écarter de la sérieuse obligation d'unir son sort à celui de tant de familles qui, pour devenir fugitives n'avaient commis d'autres crimes que d'entrer dans l'auguste carrière que les Français leur avaient ouverte, en jurant ensemble de vivre libres ou de mourir. Mais, vain espoir. C'est ici où Méjean se détermine à mettre le comble aux horreurs de sa conduite.

Nos batteries commençaient à se trouver dans un triste état pour répondre au feu de l'ennemi. Le commandant tremblait qu'en se rendant à la dernière extrémité, il n'eût plus la ressource de prétendre à quelques ménagements de la part des assiégeants. Car il faut observer que le même officier anglais qui dirigeait les opérations du siège avait été injurié quelque temps auparavant dans une lettre que lui écrivait Méjean, lequel espérant alors quelque renfort de l'armée d'Italie, croyait pouvoir impunément faire le rodomont envers **TOUBRIDGE** qui commandait à cette époque une division maritime mouillée en face de Procida. Ce capitaine de vaisseau plein d'une juste indignation contre son adversaire, ne pouvait qu'en imposer un jour à un homme, dont le naturel est d'être hautain dans la prospérité et rampant dans le malheur.
C'est pourquoi le chef de brigade qui, dans les affaires critiques du siège, s'était vu mettre un frein à ses passions par la sagesse d'un conseil de guerre, épia le moment où sa volonté n'avait qu'à prendre un libre essor, pour commettre la démarche la plus inconséquente qui jamais ait été connue. Désespéré de ne point apercevoir quelque parlementaire, il prit sur lui d'en envoyer un au commandant du blocus, sous un prétexte qui dévoilait les secrets de son cœur.
L'Anglais, fin et rusé, sentit bientôt la pierre de touche que lui présentait l'envoyé de Méjean et fut enorgueilli de la soumission qu'on venait de lui faire. Il n'en fallut pas davantage pour rendre suspecte la position du fort Saint-Elme et pour amener les choses au but d'une capitulation quelconque. En effet, le lendemain même, il fut question de demander à entrer en négociation. Les chargés de pouvoir furent nommés. Ils allèrent communiquer à **TOUBRIDGE** l'objet de leur mission, et, dans la journée, on les vit rapporter au chef le résultat de leur entreprise. Rien n'était

encore signé. Aucun article ne tenait à exécution. Mais le vainqueur avait dicté et dicté en vainqueur. C'était donc là le moment, où **MÉJEAN** devait avoir recours aux hommes les plus énergiques dont il eut connaissance. Le conseil de ses officiers ne pouvait que lui être d'un grand avantage. Mais loin d'agir de concert avec ses subordonnés, loin de mettre sa confiance dans leur républicanisme et leur bravoure, le traître fit voir qu'il n'aspirait qu'à éviter toute espèce de communication avec eux. C'est en conséquence de pareils procédés qu'il s'empressa de rendre une visite clandestine à son collègue ennemi, afin de mendier sa protection, et de ne lui parler que pour lui-même. L'expérience a démontré la vérité du fait. Jamais humain ne fut plus lâche, plus tremblant et plus méprisable que **MÉJEAN** à l'aspect de ses dictateurs. Ce n'était plus un officier français que représentait son grade. Ce n'était plus un républicain qu'annonçait sa personne. Tout en lui démontrait un vil esclave des circonstances. Les républiques de Sparte, d'Athènes et de Lacédémone auraient cru s'avilir aux yeux de la nature entière, si jamais l'histoire avait pu compter parmi leurs défenseurs un être aussi pusillanime que le prétendu soldat, dont on ne saurait ici faire l'apologie. Ce misanthrope, plutôt qu'un soutien des droits de l'humanité, avait donc disparu, pour se transporter auprès de l'amiral **NELSON**. Quelle fut notre surprise, lorsque, pendant son absence, sans être instruits de la moindre des choses, nous vîmes des troupes de la Grande-Bretagne se présenter pour relever nos postes. L'ordre en avait été donné, à ce que rapportait l'officier qui était à leur tête, par le commandant du fort Sainte-Elme. Mais pourquoi les adjudants-majors mêmes de la place chargés de régler le service n'avaient-ils aucune certitude de cette nouveauté ? Pourquoi, avant d'être livrés à nos ennemis, nous cachait-on le destin qui nous attendait ? Il existait en cela quelque mystère dont les conséquences devaient avoir de funestes effets. Nous refusâmes de rendre les armes et les Anglais furent contraints de rétrograder...

Le soir de cette fatale journée, nous ne pûmes nous empêcher, entre camarades, de murmurer contre un attentat de ce genre à notre grade, et sans le respect que nous portons à la hiérarchie des pouvoirs, afin de maintenir le bon ordre, il nous eût été bien difficile de ne point alléger le poids d'une aveugle subordination.

Mais connaissant nos devoirs militaires, d'après la Constitution même, nous demandâmes à nos chefs de bataillon la permission de nous assembler. Nous fîmes différentes réflexions à ce sujet, et le résultat de nos délibérations fut d'envoyer au commandant du fort deux membres de la société, pour lui témoigner, au nom des officiers, l'étonnement dont nous avions été saisis à la vue des troupes anglaises, et pour l'inviter à nous donner quelques notions des traités qui allaient décider du sort de la garnison. Ce chef gonflé d'orgueil ne daigna point prendre en considération la démarche des officiers. Il répondit à leurs délégués avec toute l'ostentation despotique et mystérieuse qui convient à une âme dépositaire de quelque sinistre projet. Empressé de nous prouver qu'il commandait en maître, il leur signifia « qu'il n'avait rien à nous communiquer, que la capitulation le regardait seul, et que c'était d'après son ordre que les grenadiers anglais avaient eu droit de venir au fort. Que l'on juge, à cette sentence, de l'excès de notre indignation ! Il fallut cependant se modérer, en attendant l'explosion de l'air vital que l'on tenait comprimé.

Pendant la nuit, **MÉJEAN** fit un second voyage auprès de **NELSON**. La capitulation, à ce qu'on prétend, n'était point encore signée. Sans doute qu'il s'était absenté pour conclure cette affaire. Mais quel fut le premier bruit qui vint frapper notre oreille à cet égard…. 0 surprise effroyable, ô déchirement de nos entrailles ! rien ne saurait exprimer la confusion des idées et des sentiments qui portèrent le trouble dans nos esprits et dans nos cœurs. Le perfide dont la main de bronze avait pu souscrire sans émotion, ne s'était glissé à travers les ténèbres que pour se plonger avec plus de facilité dans l'abîme affreux de tous les crimes. Ah ! qui oserait encore, sans frémir d'horreur, parler de ce dernier trait d'une scélératesse consommée ! Ce fut un coup de foudre pour nous d'apprendre que, par un article principal de cette capitulation, il fallait livrer aux puissances alliées de Sa

Majesté sicilienne, tous les patriotes napolitains qui jusqu'alors avaient trouvé un refuge au sein de la garnison.

Cette atrocité nous révolta d'autant plus, que le conseil de guerre, dans une de ses séances, avait promis aide, assistance et protection à ceux qui voudraient séjourner parmi nous. Que faire au milieu d'une semblable détresse ?. Devions-nous être aussi barbares que notre chef, pour livrer au poignard des assassins le père avec le fils, la fille avec la mère, le frère avec la sœur, l'époux avec l'épouse et l'ami avec son intime ? Devions-nous avec aussi peu de délicatesse que lui, compromettre l'honneur de notre nation et fouler aux pieds tout ce que l'humanité a de plus sensible et de plus sacré ? Non, non, notre premier mouvement fut de faire éclater notre vengeance sur la tête du coupable ; et certainement il aurait expié ses forfaits, si nous eussions ignoré que, sous un régime de justice, les lois sages et sévères deviennent la sauvegarde de l'innocent contre le coupable. C'est pourquoi nous nous bornâmes à décider des soins à prendre pour sauver individuellement les personnes qui devaient être sacrifiées le lendemain. Les uns s'étaient chargés d'en faire passer une partie dans leurs compagnies respectives, sous le déguisement d'un habit d'ordonnance. Les autres devaient en placer un nombre égal parmi les blessés avec des signes extérieurs qui annonçassent quelques infirmités.

Le tout ainsi précautionné, nous attendîmes le jour, pour exécuter notre plan. Lorsque l'heure de rendre le fort fut arrivé, chacun déjà s'applaudissait de cet expédient. Mais, hélas ! nous n'avions point encore tout prévu. Notre bonheur ne fut qu'une vaine illusion. **MÉJEAN** avait pris des mesures contraires. Il n'aurait point été un monstre accompli, s'il n'eût profité de cette dernière occasion, pour achever son ouvrage. La troupe était rangée en bataille ; nous étions sur le point de partir. Les patriotes allaient être sauvés. En fallait-il davantage, pour nous dédommager de toutes nos peines par le seul plaisir de faire une bonne action ? Mais combien l'homme est à plaindre, lorsque la vertu présentée en lui n'est entourée que de vices et de pouvoirs arbitraires.

L'ex-commandant de Saint-Elme, toujours peureux, toujours prêt à faire le mal, pourvu qu'il en résulte un bien pour lui, tremblait d'être châtié, s'il ne se hâtait de remplir son criminel engagement. Il n'envisageait donc que sa sûreté personnelle, et promenant son regard furieux dans tous les coins et recoins du fort, il s'alarmait déjà de ne point assez promptement découvrir les mortels qui devaient servir d'hécatombe à son infâme lâcheté. Alors semblable au vautour dévorant qui ne cherche partout que des objets de proie, on vit cet anthropophage parcourir les rangs de nos bataillons, en arrachant lui-même du milieu des soldats, les victimes qu'il désignait à nos carnassiers ennemis. 0 bizarrerie de la fortune ! 0 comble d'iniquités ! Que devinrent aussitôt ces réceptacles animés de nos condoléances ? Les cachots les plus noirs furent ouverts, à dessein de leur ravir le jour qui ne les éclairait, que pour se rendre insupportable à leurs yeux. Des fers aussi pesants que l'énormité des crimes de leurs bourreaux furent choisis, pour accabler leurs membres palpitants de crainte et de désespoir.

Tel fut d'abord la situation de nos concitoyens de Naples. Sans doute qu'après notre départ, elle devint plus affreuse encore. Ah ! qui jamais se serait attendu que l'avant-veille de la journée la plus mémorable dans les annales de la Révolution française, du 14 juillet, qui renversa dans Paris les remparts où le despotisme étouffait le dernier soupir de l'innocence opprimée, servirait d'époque à la perfidie exécrable avec laquelle un Français même viendrait établir dans Naples une nouvelle bastille, où l'amant des vertus sociales trouverait son tombeau ? Non, non ; cette fatalité du jour était loin de notre pensée. La mettre seulement dans l'ordre des choses possibles eût été faire tort à nos principes.

Ce fut donc en versant des pleurs sur la séparation de nos amis, tant français demeurés à l'hôpital que napolitains délaissés, que nous descendîmes du château de Saint-Elme. Nous traversâmes la ville avec une escorte de Russes et d'Anglais, lesquels travaillant de leur mieux à nous faire

respecter, dirigèrent notre marche vers le port, où nous attendaient les bâtiments destinés, au nombre de neuf, à nous transporter en France.
Charmé de rendre justice aux habitants de cette capitale, j'avouerai que, malgré la foule du monde qui bordait notre passage, aucun individu digne de la considération publique ne s'offrit à notre vue, pour se faire un spectacle de nos disgrâces et de nos malheurs.
Nous ne reçûmes des insultes que de la part de quelques prêtres, et d'une vile populace aussi méprisable que l'astucieuse politique qui, sous la royauté, en faisait l'instrument des vices du gouvernement.
Nous nous embarquâmes, et nous fûmes obligés, soit pour avoir le temps de faire des provisions, soit pour autre motif à nous inconnus, de rester trois jours dans le port de Naples, pendant lesquels il fallut gémir d'avoir pour voisin le tyran surnommé le Roi des deux Siciles. Sa présence ranima notre haine contre les despotes, et nous lui dépeignîmes nos sentiments, en faisant retentir les airs des hymnes patriotiques les plus énergiques de la Révolution. Celui de **CHENIER**, surtout, qui a pour refrain « Vive la République et périssent les rois, ne fut point oublié». Il en entendit même un autre sur la prise de Naples, dont je suis l'auteur. Un roulement de voix sonores partait de chaque navire, et formant entre elles une correspondance harmonique, prouvait à nos ennemis combien douce était la sympathie de nos cœurs dévoués à la liberté.
C'était ainsi que nous répondions aux invectives que nous adressait, en voguant sur l'onde, une populace effrénée vulgairement appelée la classe des Lazarons.
MÉJEAN n'eut aucune part à cet enthousiasme de notre amour pour la patrie. Il se divertissait d'un autre côté sous la protection des nouveaux gouvernants. Le parjure insensible à l'honneur, l'était aussi aux remords de conscience. Aussitôt que nous eûmes terminé notre concert démocratique, l'ordre de mettre à la voile fut donné à tous les chefs de bâtiments. A cette nouvelle, nos âmes s'abandonnèrent à des transports d'allégresse, et l'écho des environs répéta, pour la dernière fois, le cri fier et touchant de vive la République.
Jadis sur les bords de cette mer qui brise ses flots écumants contre les murs de Parthénope, Néron venait, à peu de distance de là, se délasser, au milieu des bains les plus voluptueux, de l'exercice de ses cruautés. De tels monuments avaient frappé notre vue, et nous ne pouvions qu'être satisfaits de fuir un climat, où l'on commençait à renouveler les scènes tragiques de cet empereur inhumain.
Jusqu'alors nous avions eu l'espérance de voir partir avec nous les Napolitains qui se trouvaient embarqués depuis plusieurs jours. Mais notre gaîté disparut bientôt, lorsque nous nous aperçûmes que l'on avait fait rejaillir sur la première capitulation l'article le plus horrible de la dernière, celui de livrer aux alliés de sa Majesté Sicilienne tous les sujets d'Icelle. Les étrangers seuls et quelques fils de Français ou autres échappés, comme par miracle, eurent la faculté de profiter de notre transport, pour venir en France. L'ancre fut levée, et la navigation nous prépara de nouvelles calamités.
Les autres républicains restèrent dans l'esclavage. Une partie fut condamnée à l'exil ; et ceux d'entre eux qui avaient exercé les premiers emplois, soit dans le gouvernement, soit dans la force armée, furent chargés de chaînes à bord des vaisseaux anglais, et destinés à des supplices plus rigoureux encore. La tête de quelques-uns, dit-on, avait déjà été exposée à des fourches patibulaires. Mais si, avant notre embarquement, ce surcroît de nos sollicitudes pouvait être douteux, je suis, moi-même, présentement plus que persuadé de la réalité du fait. Le brave amiral de cette République ébranlée dans ses fondements, l'immortel **CARACCIOLI**, est celui dont on ne tarda pas à connaître la destinée. Il fut pendu, à bord d'une frégate napolitaine, appelée la *Minerve*, au commencement du siège de Saint-Elme, le 11 messidor an VII. Non content de lui avoir fait subir une mort ignominieuse on voulut encore insulter à ses mânes, en lançant contre son cadavre glacé les derniers traits d'une animosité à toute épreuve. Il fut offert en spectacle à la risée d'un vulgaire dénaturé, et

de là, avec dédain, abandonné au gré des ondes. La perte de cet officier, irréparable aujourd'hui dans la marine, réveillera sans cesse les regrets de quiconque sera capable d'apprécier les vertus et les talents d'un grand homme.
Tel est enfin le pathétique tableau qu'il m'a fallu, par civisme, par honneur et par devoir militaire, soumettre à la censure publique. N'ayant plus de nuances à donner à ces sombres couleurs, je terminerai le récit de nos funestes aventures, considérant comme inutile le détail des particularités de notre trajet. Elles n'ont rien de commun avec le sujet que je traite, malgré les désagréments que nous avons essuyé de la part des vents contraires, qui d'abord nous firent rétrograder, nous séparèrent ensuite, et occasionnèrent à la fin le naufrage de quelques-uns de nos bâtiments.

Nous, soussignés, officiers à la 27e demi-brigade d'infanterie légère, après avoir été témoins oculaires des événements de Naples, certifions que le mémoire, mis au jour par le citoyen **BOCQUET**, notre camarade, contient purement et simplement la vérité. En foi de quoi nous avons signé le présent, pour valoir ce que de droit.
Fait à Marseille, ce 28 thermidor an vu de la République française.
ROYER, capitaine ; **MICHEL**, lieutenant ; **DUC**, capitaine ; **JANNIOZ**, lieutenant ; **LEZY**, capitaine ; **MORTREUX**, capitaine ; **ALLAIR**, capitaine ; **MANUEL**, sous-lieutenant ; **BARRAS**, sous-lieutenant ; **SANTON**, sous-lieutenant ; **ROUQUETTE**, sous-lieutenant à la 7e légère ; **BOUTRY**, sous-lieutenant ; **THOMAS**, sous-lieutenant ; **SOYHIER**, adjudant-sous-lieutenant.

CHAPITRE VII.

LA 27e LÉGÈRE APRÈS LE 18 BRUMAIRE.

Dessaix reprend le commandement de la demi-brigade. — Campagne de 1800 sur le Mein ; combat de Neuhoff. — Campagne du Hanovre (1803). — Il quitte sa demi-brigade. — Les généraux Dessaix, Doppet, Dupas, Seras, Forestier. — Les derniers allobroges à Spandau et dans les guerres de l'Empire.

Le 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799) au moment même où le général **BONAPARTE** dispersait la représentation nationale et s'emparait du pouvoir, la 27e légère fut mise en route pour rejoindre l'armée d'Helvétie. Elle occupa le canton de Vaud et envoya un de ses bataillons dans les montagnes du bas Valais.
Après la dissolution violente du Conseil des Cinq-Cents, le colonel **DESSAIX**, député du Mont-Blanc et l'un des soixante représentants exclus du conseil pour leurs opinions républicaines, reçut l'ordre de rejoindre son corps. C'est à Yverdun que l'ancien représentant reprit le commandement de ses chers allobroges, qu'il retrouva en fort mauvais état et sans solde, quoique toujours dévoués à la patrie.
Pendant le Consulat, notre demi-brigade sembla partager la disgrâce de son chef, noté comme républicain sous un régime qui ne voulait plus de la République que le nom.
Aussi, alors qu'une armée française se concentrait autour du lac Léman et se préparait à franchir le Grand-Saint-Bernard pour aller écraser les Autrichiens dans les plaines de Marengo, la 27e, moins heureuse, reçut l'ordre de se rendre à Mayence, à l'armée du Rhin, sous les ordres de **MOREAU**. Malgré les pompeuses promesses à l'armée qui avaient suivi le coup d'état de brumaire, on

annonçait seulement quinze jours de paye pour l'année courante et autant pour l'année précédente. C'est munie de ces promesses pour toute paie que la 27e légère fut dirigée par Bâle sur Strasbourg et Mayence. Là elle reçut contre-ordre et fut destinée à faire partie de la 3e division de l'armée française en Batavie, dont le général en chef était **AUGEREAU**. Mise en route vers le milieu de mars, la demi-brigade arriva à Nimègue le 31 du même mois, après un voyage des plus pénibles.
Après avoir tenu garnison à Nimègue, puis à Berg-op-Zoom, la demi-brigade vint à Rotterdam, où elle espérait se refaire, car en Hollande, écrivait le colonel **DESSAIX**, « la troupe est exactement payée, nourrie et habillée, ce que je n'aurai pu obtenir en France, où il nous est dû dix mois de paye, tant pour l'an vu que pour l'an VII, sans que, malgré mes nombreuses réclamations j'aie pu obtenir un centime. »
Mais un nouveau changement ne se fit pas attendre. Le 25 septembre 1800, la demi-brigade fut mise en route par Mayence ; le 4 octobre, un contre-ordre l'arrêta à Dusseldorf et la 27e alla rejoindre, dans la Franconie, l'armée gallo-batave, qui opérait sur le Mein sous les ordres **d'AUGEREAU**, tandis que la grande armée d'Allemagne, sous **MOREAU**, s'avançait vers le Danube.

Le 12 décembre 1800 (21 frimaire an IX), **DESSAIX** reçut l'ordre de réunir les bataillons de son régiment, dont la force totale n'excédait pas 800 hommes, et fut chargé d'une petite expédition contre les troupes mayençaises, commandées par le général divisionnaire **ALBINI**, qui manœuvraient sur les derrières de l'armée, interceptaient les convois et inquiétaient le général en chef. « Il (Augereau) me donna l'ordre de les attaquer et de les battre. Après trois jours d'une marche pénible, je les ai rencontrées du côté de Flieden. Je les ai chassées jusqu'à Neuhoff, où j'ai pris position. Le 7 nivôse (28 décembre), je poussai une forte reconnaissance du côté de Fulde, je reconnus la position de l'ennemi et je me proposai de l'attaquer. Mais je fus devancé. Le 8, à six heures du matin (29 décembre), il m'attaqua sur toute la ligne. J'abandonnai le village de Neuhoff et pris au-dessus une position avantageuse. L'ennemi se précipita dans le village ; lorsqu'il y fut un certain nombre, je marchai avec deux compagnies de carabiniers et je l'en chassai au pas de charge. Je revins ensuite prendre ma position ; l'ennemi n'osa plus entrer dans le village, mais il se dispersa sur mes flancs et un combat opiniâtre s'engagea. Il a duré trois heures environ. J'ai été maître du champ de bataille et j'ai poursuivi l'ennemi à plus de deux lieues. Je lui ai fait 17 prisonniers. Il a perdu en blessés ou tués au moins 120 hommes. De mon côté, j'ai eu 3 morts, 34 blessés et 3 prisonniers qui étaient blessés. Je me proposais d'effectuer mon attaque lorsque le général me fit prévenir qu'il existait une suspension d'armes. J'y adhérai, et quelques jours après j'en reçus la nouvelle du général français. »

L'armistice, bientôt suivi de la paix, avait en effet été signé à Steyer le 25 décembre et les hostilités cessèrent.
Cependant le traité de Lunéville avait assuré la paix, au moins pour quelque temps ; l'armée gallo-batave fut en conséquence renvoyée dans les Pays-Bas au printemps de 1801.
De retour en Hollande, **DESSAIX** fut chargé du commandement supérieur de la place de La Haye. Désignée ensuite pour faire partie de la deuxième expédition de Saint-Domingue, la 27e fut envoyée à Flessingue ; elle arriva dans ce port le 28 octobre 1801, prête à s'embarquer. Mais la 27e légère fut atteinte à Flessingue de la fièvre nerveuse qui fait tant de ravages dans l'ile de Walcheren ; après un mois de séjour dans ce port de mer, elle était réduite à 300 ou 400 hommes en état de service. En conséquence, il fut décidé que la 27e légère resterait en Europe. « Au moment où j'allais m'embarquer pour les colonies, écrit le colonel, le 6 décembre, mes effets étaient déjà à bord du *Brutus*, j'ai reçu contre-ordre ; le 27e de ligne prend ma place, je retourne à La Haye. »

Cependant l'armée gallo-batave venait d'être dissoute et la division française en Batavie fut commandée par le général **VICTOR**, sous les ordres duquel **DESSAIX** se trouva placé. Il acheva à Bréda l'année 1801 et y passa toute l'année 1802, sauf un séjour de quelques semaines qu'il fit à Paris pour y recevoir les trois drapeaux de son régiment, lors de la distribution des drapeaux de l'infanterie légère qui eut lieu à l'occasion de la fête du 14 juillet.

Le 3 floréal an XI (23 avril 1803), la 27e légère reçut l'ordre de se porter à Nimègue pour faire partie de l'armée du Hanovre, sous les ordres du général **MORTIER**. La paix d'Amiens venait en effet d'être rompue, et une lutte terrible allait recommencer entre la France et l'Angleterre.

Le colonel **DESSAIX** commanda l'avant-garde de cette armée de 12,000 hommes ; l'armée hanovrienne capitula sans combattre. **DESSAIX** maintint l'ordre le plus rigoureux et la discipline la plus sévère parmi ses troupes pendant cette campagne, qui ne fut guère qu'une suite de marches militaires.

Après la suspension d'arme et la dissolution de l'armée hanovrienne, il fut nommé au commandement des duchés de Lunebourg et de Lauenbourg, et enfin nommé général de brigade, le 11 fructidor an XI (19 août 1803). Il était âgé de 39 ans. Il avait dix ans de grade de colonel : c'est dans l'exercice de ce long commandement qu'il avait acquis sa grande expérience militaire.

Son frère François (qui avait le grade de capitaine depuis le 19 août 1800), lui fut attaché en qualité d'aide-de-camp. L'année suivante, lorsque le général reçut le commandement d'une brigade, il eut un deuxième aide-de-camp, le capitaine **ALLOUARD**.

Provisoirement, et jusqu'à l'arrivée de son successeur, **DESSAIX** fut maintenu à la tête de la 27e légère, avec laquelle il revint à Lunebourg, et dont il surveilla l'instruction et la discipline pendant l'hiver de 1803 à 1804. C'était alors que **BONAPARTE** formait la grande armée au camp de Boulogne et se préparait à transformer le Consulat à vie en empire héréditaire.

Cependant les troupes continuaient à être fort mal payées. Au commencement de l'an XII, il était dû à la 27e légère, pour solde et appointements, et non compris lès états de perte, 180 et quelques mille francs.

Au printemps de 1804, **DESSAIX** dut quitter son ancien corps pour se rendre, en attendant une destination définitive, au camp d'Utrecht sous les ordres du général **MARMONT**, qui venait de remplacer le général **MORTIER** dans le commandement en chef de l'armée du Hanovre.

Jamais peut-être chef de corps ne laissa d'aussi vifs regrets que **DESSAIX**, en quittant la 27e légère, dont il était, depuis dix ans, le père vigilant et chéri[1].

Nous ne suivrons pas le général **DESSAIX** dans les détails de sa glorieuse carrière. Devenu général de division en 1809, après Wagram, et à la suite d'une brillante campagne dans laquelle il commandait l'avant-garde de l'armée d'Italie. **DESSAIX** fut appelé, en 1811, au commandement d'une division de la grande armée, sous **DAVOUT**, et fut mutilé à la Moskowa. En 1814, il retrouva, malgré ses blessures, toute l'ardeur de ses jeunes années pour défendre le territoire envahi, et s'immortalisa dans la campagne de Savoie, où, avec une poignée de conscrits il tint tête à la division de M. **de BUBNA.** Après avoir montré tout autant de vigueur dans la campagne de 1815 contre la seconde invasion, il se retira dans ses foyers, désormais séparé de la France, et il mourut, pauvre et glorieux, à Marclaz, près Thonon, en 1834.

---

1 Le chef de bataillon Latour, de la 27e légère, écrivait à Dessaix dans les termes suivants : « Citoyen général, votre lettre vient de nous annoncer votre remplacement dans le commandement d'un corps pour lequel vous avez fait tant de sacrifices, et qui vous est redevable de tant de bonnes institutions. Cette nouvelle, à laquelle nous devions tous nous attendre, a néanmoins rouvert la plaie que nous a causée le premier avis de notre séparation, et certes en cela nous éprouvons la peine que cause la perte d'un père chéri à des enfants affectionnés et sensibles, etc. »

Voici le portrait du général **DESSAIX** en 1812, au moment de la campagne de Russie.
Dessaix avait alors quarante-huit ans à peine et cependant ses cheveux étaient entièrement blancs. C'était un homme de stature moyenne et même petite, mince et d'une taille bien prise, au grand et large front, à la physionomie fine et expressive, aux sourcils noirs et bien dessinés ; la vivacité juvénile du regard et des traits du visage contrastaient singulièrement avec la blancheur éclatante des cheveux bouclés et relevés naturellement en arrière.
Une collection intitulée les *Fastes de la Gloire a* consacré à Dessaix une longue notice (§ 5, pages 391-450) qui se termine par les réflexions suivantes :
« Dessaix est du petit nombre des guerriers qui se présentent à l'estime des contemporains et de la postérité, le front ceint de la couronne civique et du laurier des combats. Admiré des ennemis par son courage, il sut par son humanité gagner l'estime des peuples vaincus ; sa réputation à laquelle de basses rivalités laissèrent peu d'éclat, doit grandir avec le temps, elle fut sans tache et se fonde sur des services qui ne doivent plus être ignorés.
« Quelques-uns de nos généraux ont profité de la gloire de leurs homonymes pour étendre leur renommée. Dessaix, au contraire, a vu attribuer à un capitaine illustre plusieurs des exploits qui doivent immortaliser son patriotisme et sa valeur : une ressemblance de nom a causé cette erreur dont les *Victoires et Conquêtes* n'ont pu se préserver et qui se continue dans les journaux, dans les mémoires sur nos guerres et dans toutes les biographies. »
En 1814, Dessaix terminait une lettre au ministre de la guerre par les lignes suivantes :

« Riche d'honneur et de services, je n'ai pas acquis d'autres richesses. »
Ce mot résume la vie de ce modèle des patriotes.

Ses deux anciens chefs de bataillon de la légion allobroge étaient devenus généraux de division bien avant leur ancien colonel : **DUPAS** fut fait divisionnaire en 1804, **SERAS**, en 1805.
DUPAS, chef de la 69e demi-brigade en Égypte, puis colonel des mameluks et adjudant général du palais sous le consulat, se distingua partout par sa bravoure éclatante, en Égypte, à Austerlitz, à Wagram, où il commandait une division de **BERNADOTTE**. La duchesse **d'ABRANTÈS** a laissé de lui un curieux portrait dans ses mémoires. Il prit sa retraite en 1813 et mourut en 1823 à Ripaille, magnifique domaine dont il avait fait l'acquisition sous l'empire.

SERAS servit avec la plus grande distinction en Italie et en Espagne, fut gouverneur de Venise qu'il défendit énergiquement en 1813, et mourut en 1816, dans une propriété qu'il avait acquise près de Grenoble.

DOPPET, qui, après avoir eu la plus grande part dans la création de la légion, l'avait promptement quittée pour suivre une brillante, mais courte carrière, était mort dans la retraite et l'obscurité.
Un cinquième officier général est sorti de la légion, **François FORESTIER,** d'Aix-les-Bains. Devenu aide de camp des généraux **DUHESME** et **CÉSAR** ; **BERTHIER**, blessé à Raab en 1809, à Krasnoë en 1812, général de brigade en 1813, il fut tué à l'âge de 38 ans, à la bataille de Brienne, le 29 janvier 1814.
Parmi les survivants des guerres de la liberté, les uns quittèrent la légion pour continuer leur carrière, tels que **GUINET**, devenu chef de bataillon d'état-major ; **François BÉTEMPS,** chef de bataillon dans le service des places ; **François DESSAIX,** chef de bataillon, aide de camp de son frère le général, ainsi que le capitaine **ALLOUARD**.

D'autres allobroges quittèrent le service après les guerres de la République, comme le capitaine **VIVIAND**, démissionnaire en 1801 ; le capitaine **Aimé DESSAIX**, retiré du service en 1802, le capitaine **LOGUET**, réformé en 1802, le sous-lieutenant **DUBOULOZ**, démissionnaire en 1802.

D'autres enfin, le plus grand nombre restèrent sous les drapeaux du 27e léger, où plusieurs trouvèrent une mort glorieuse, comme les capitaines **DUBUISSON, MARION, DUC, BOCQUET, TERME** ; les lieutenants **GUERRIER, JOLIFIER, MICHEL ;** le sous-lieutenant **VITTET**, etc.

Le 5 juin 1807, à Spandau, sur la Passarge, les Russes voulurent forcer une redoute défendue par le 27e léger. Ce régiment se couvrit de gloire dans cette occasion ; l'ennemi, après avoir pénétré dans l'intérieur des retranchements, fut repoussé avec grande perte. Le prince **BERNADOTTE** fut blessé dans cette affaire et obligé de se retirer sur les derrières. Le régiment était commandé par le colonel **LACOSTE**.
Quelques vieux allobroges réussirent à prolonger leur carrière militaire jusqu'à la fin des guerres de l'Empire ; de ce nombre furent le commandant **ROYER**, nommé lieutenant-colonel en 1813, employé à la défense de Soissons en 1814 ; le capitaine **VOIRIN** devenu chef de bataillon d'infanterie ; le capitaine adjudant-major **SAVOYE**, retraité dans ce grade, mais promu chef de bataillon en 1814 par le général **DESSAIX**, qui le rappela à l'activité ; le capitaine **BERLIOZ** retraité en 1815, etc., etc.
Le 27e léger fut licencié le 1er septembre 1814 et incorporé au 13e léger, lui-même licencié le 10 octobre 1815 ; les glorieux et rares débris de la légion allobroge rentrèrent dans leurs foyers.
Mais depuis longtemps la Révolution avait dévié : aux guerres de la liberté, aux luttes pour l'indépendance nationale, avaient succédé les guerres de conquête de l'Empire, puis l'abaissement de cette France que la République avait laissée forte et glorieuse.

Ancestramil